

Stendhal et les choses de la nature. Actes du colloque de Paris-INHA organisé par Stendhal aujourd'hui, 26-27 mars 2010. Études réunies et présentées par MICHEL ARROUS. Paris, Eurédit, 2017. Un vol. de 170 p.

Le volume emprunte son titre « les choses de la nature » à une formule qu'emploie Stendhal dans les *Mémoires d'un touriste* à propos du pittoresque. Les choses de la nature, ce sont essentiellement ici les paysages et c'est cette acception qu'ont retenue prioritairement les contributeurs de ce volume.

S'exceptent toutefois de cette approche les articles de Francesco Spandri sur *Armance* et celui de Michel Crouzet, intitulé « Le ciel et la terre chez Stendhal ». Proposant un parallèle entre l'illusionnisme économique (que met au jour Marx) et l'illusionnisme littéraire, F. Spandri lit *Armance* comme le roman de la disparition de la terre (celle qui a été confisquée aux aristocrates pendant la Révolution) et sa conversion en capital, au moment du vote du milliard des émigrés. Michel Crouzet, quant à lui, dans une longue contribution d'une trentaine de pages qui referme le volume, s'interroge sur le sens de l'usage non religieux du lexique religieux par l'athée qu'est Stendhal. Il analyse en particulier les termes « âme », « ange », ainsi que les formules exprimant un désir d'élévation ou désignant des êtres célestes. Michel Crouzet, qui souligne l'importance de la notion de gratuité dans l'esthétique de Stendhal, montre que l'auteur, incroyant mais « catholique par l'esthétique » (l'idée d'*incarnation* pouvant s'appliquer à ses conceptions notamment parce qu'elle fait échapper à tout dualisme), manifeste par là le caractère essentiellement désintéressé de la beauté.

Les huit autres contributions du volume portent sur la question du paysage. Plusieurs auteurs citent une formule célèbre qu'emploie Stendhal dans une lettre à Balzac du 16 octobre 1840 : « je crois voir depuis un an qu'il faut quelquefois délasser le lecteur en décrivant le paysage ». Ainsi, Françoise-Marie Guinoiseau propose un florilège de notations de Stendhal relatives aux sites qu'il admire. Jean-Jacques Hamm, dans une étude précise du vocabulaire des bois et forêts dans les fictions romanesques, s'attache à montrer la valeur d'usage de ces lieux, dépourvus selon lui de dimension symbolique. Trois autres contributions proposent des parallèles : Max Andréoli compare Stendhal et Balzac, à propos des arbres et de la question du revenu (« Qu'est-ce que ça rapporte un bel arbre ? » demande Stendhal) ; Élisabeth Scheele étudie la façon dont Stendhal et Shakespeare traitent des rapports entre guerre et nature, et Andrée Mansau, à propos des Pyrénées, esquisse un rapprochement du *Voyage dans le Midi de la France* avec les œuvres de George Sand et de Victor Hugo, qui ont évoqué eux aussi cette même région.

Deux autres articles traitent du paysage comme objet esthétique. Encarnacion Medina Arjona montre de quelle façon les propos tenus par Stendhal sur le Lorrain (dans son *Histoire de la peinture en Italie*) peuvent s'appliquer aux paysages qu'il décrit, notamment à travers l'utilisation de la lumière, et permettent à Stendhal de réfléchir à la question de l'illusion procurée par l'art. Janine Galant, sur la base d'une formule fameuse de la *Vie de Henry Brulard* – « Les paysages étaient comme un archet qui jouait sur mon âme » –, s'intéresse aux rapprochements opérés par l'auteur entre art et nature dans *La Chartreuse de Parme* et dans *Féder ou le Mari d'argent*.

La boucle est refermée avec une contribution portant sur le laid, par Pierrette Pavet, laid qui sert de contrepoint à tout ce qu'aiment les héros et entre dans un paradigme esthétique, social et moral où figurent aussi pauvreté, utilité, puanteur, saleté...

Au total, ce volume de près de deux cents pages, qui revient sur des questions *a priori* bien connues, montre la fécondité du sujet abordé, susceptible de donner lieu à de nouvelles approches.